



Du « réel contingent »

Chantal Bonneau

La contingence est un autre nom du hasard¹. Dans l'expérience de notre quotidien, elle prend souvent des airs de surprise, heureuse ou malheureuse, elle est un choc qui fait intrusion et rompt avec l'habitude et le connu.

Nous pourrions dire que c'est ainsi qu'elle se présente en psychanalyse, à la différence près qu'avec Lacan, la contingence se logicise et présente des coordonnées précises que je tenterai de vous présenter aujourd'hui. Dans mon titre : « du réel contingent »², il s'agira de lire la question de la contingence à partir du réel, c'est-à-dire du tout dernier enseignement de Lacan. C'est qu'en effet, à partir des trois questions que nous avons mises au travail cette année : *Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ?*³ nous avons à interroger ce qui fait notre position dans la pratique et dans la théorie analytique, car l'analyse est un pari sur la contingence et le singulier et en cela, elle s'oppose à l'impératif catégorique de Kant qui énonce : *Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle*⁴.

À partir d'une phrase de « Télévision » qui porte sur la question : « Que puis-je savoir ? »⁵, je vous invite à vous laisser traverser par les mots, comme l'on peut l'être par ceux d'un poème de Borges, pure sonorité, dans un au-delà du sens qui viendra, peut-être de surcroît : « Il y suffit que quelque part le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire, que de la contingence s'établisse (autant dire), pour qu'une amorce soit conquise de ce qui doit s'achever à le démontrer, ce rapport, comme impossible, soit à l'instituer dans le réel. »⁶

Trois termes demandent à être précisés : le nécessaire, le contingent et l'impossible tels que Lacan en donne l'écriture. Il s'agit de trois termes de logique que Lacan reprend d'Aristote en les modifiant et il propose cette écriture : Le nécessaire c'est ce qui *ne cesse pas de s'écrire* ; l'impossible c'est ce qui *ne cesse pas de ne pas s'écrire* ; le contingent c'est ce qui *cesse de ne pas s'écrire*.

Aristote donne deux termes pour éclairer la répétition : la *tuché* et l'*automaton*. L'*automaton* relève de la nécessité. C'est la répétition en tant que réseau des signifiants, support de la parole et du discours. La nécessité pose un « je sais » et engage l'*automaton* qui en découle. « Elle est de l'ordre de la loi et de la causalité déjà découverte et qui se répète. »⁷ La *tuché*, relève de la contingence, de l'imprévisible, du non-calculable, elle est proche du hasard. L'*automaton* s'inscrit du côté du nécessaire, de ce qui *ne cesse pas de s'écrire* et la *tuché* du côté du contingent, de ce qui *cesse de ne pas s'écrire*.

¹ « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? », intervention prononcée lors de la séance du 13 décembre 2014 de la Section clinique de Nice.

² Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Tout le monde est fou », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 30 janvier 2008, inédit.

³ Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 535.

⁴ Cf. Kant E., *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF, 1966, p. 30.

⁵ Lacan J., *op. cit.*

⁶ *Ibid.*, p. 539.

⁷ Castanet H., *Homoanalytiques – des homosexuels en analyse*, Paris, Navarin/Champ freudien, 2013, p. 163.

Une formulation simple permet de saisir l'enjeu de la contingence en tant que négation de la nécessité : « La contingence, elle n'existe qu'au niveau du lancé au hasard, premier. Là, on peut dire il y a contingence puisqu'on ne peut pas savoir d'une pièce qui est tombée sur pile, si au coup suivant elle tombera sur pile ou sur face. »⁸

Un réel pour la psychanalyse

L'enseignement de Lacan est traversé par trois causalités⁹ : la causalité imaginaire, la causalité symbolique et la causalité réelle. Très tôt, dès le rapport de Rome de 1953¹⁰, il évoque les nécessités et les contingences. Je le cite : « Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir »¹¹.

La causalité imaginaire met l'image au principe de cette cause. Elle relève de l'identification et le processus analytique apparaît comme un traitement du narcissisme.

La causalité symbolique, à laquelle Lacan ne cessera de se référer jusqu'à son tout dernier enseignement, met en avant la dimension de la parole et du langage en tant que, dans l'expérience analytique, le sujet relate des faits qui l'ont affecté, des paroles qui l'ont frappé et dont il vérifie les effets. Jacques-Alain Miller parle « d'inventaire »¹² car comme le disait Lacan, il y a non pas un système mais une extraordinaire contingence des accidents. C'est ce qui donne à l'inconscient son « armature signifiante », la façon dont chacun, sur un mode singulier, va condenser et penser ce qui lui arrive¹³.

Ces accidents sont toujours des accidents de signifiants, en cela ils sont contingents, ils ont des effets de sens et se présentent sous la forme d'une fiction, celle du roman familial par exemple, à laquelle on croit. Mais c'est une vérité menteuse qui a structure de fiction par le fait même que l'être parlant en passe par le langage et que la vérité ne peut se dire toute. La vérité est elle-même un mensonge. Si l'image est centrale quant à la cause imaginaire, le fantasme est l'effet majeur de la causalité symbolique en tant qu'il est « une entité imaginaire, mais articulé par le signifiant ». Dans l'analyse c'est ce qui *ne cesse pas de s'écrire*, et qui se répète à travers le déroulement de l'expérience jusqu'à ce que la quête de sens s'épuise, ce que l'on peut attendre de la fin de l'analyse. Cette répétition on la lit dans « le séminaire sur "La lettre volée" »¹⁴. Dans cette nouvelle d'Edgar Poe, la lettre est à la portée des regards de tous et pourtant personne ne la voit – sauf Dupin qui n'en dit rien. Les déplacements des trois personnages – le Roi, la Reine et le ministre – sont déterminés par la place que la lettre volée occupe, c'est un pur signifiant qui se déplace et se dérobe, alors que la répétition laisse croire que l'on pourrait l'atteindre.

Nous pouvons parler de l'ordre imaginaire, de l'ordre symbolique mais quand on touche au réel, il ne s'agit plus d'ordre mais de chaos, « le réel est fait d'éléments épars, désassortis »¹⁵. Alors, comment saisir ce réel dit « sans loi », car c'est l'ordre symbolique qui ordonne, sur le mode d'une continuité, d'une distribution de sens, un « ça veut dire » ? Avec *Le Séminaire*,

⁸ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Tout le monde est fou », leçon du 13 février 2008, *op. cit.*

⁹ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'Être et l'Un », leçon du 18 mai 2011, inédit.

¹⁰ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 237-322.

¹¹ *Ibid.*, p. 256.

¹² Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'Être et l'Un », leçon du 18 février 2011, *op. cit.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Lacan J., « Le séminaire sur "La lettre volée" », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 11-61.

¹⁵ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 11 février 2009, inédit.

livre XX, *Encore*, que l'on peut faire jouer avec « En-corps », Lacan s'engage dans son tout dernier enseignement, là où il abordera la question de la réalité par l'intermédiaire des appareils de la jouissance. Le langage n'est plus fait pour dire la vérité, décrypter les effets de sens, il est fait pour la jouissance. La causalité réelle est une causalité « nettoyée de l'image comme du sens. C'est une causalité dont l'effet central n'est pas image, n'est pas fantasme, n'est pas *imago* [...] mais est *sinthome* »¹⁶.

Graciela Brodsky, dans un texte d'orientation préparatoire au dernier Congrès de l'AMP à Paris sur « Un réel au XXI^e siècle » s'est interrogée sur « La clinique et le réel »¹⁷. Dans cet article, elle rappelle qu'après l'allocution prononcée par Lacan lors de la création de la Section clinique de Paris, en répondant à une question, il définit la pratique analytique comme *le réel en tant qu'il est impossible à supporter*¹⁸. Elle met ici en tension cette formulation avec celle que Lacan avait formulée précédemment à savoir : le réel c'est l'impossible. Dans cet « impossible à supporter » elle lit un écart, une séparation avec l'écriture logique et mathématique, car dit-elle, pour supporter, « il faut un corps ». Elle s'appuie sur le commentaire de cette référence que J.-A. Miller a faite dans un article ancien ayant pour titre : « Lacan clinicien » et dans lequel il soutient que le symptôme ne prend forme clinique que lorsqu'il est impossible à supporter, en attendant on s'en arrange¹⁹. L'accent est mis ici entre les symptômes qui sont cliniques et ceux qui ne le sont pas. G. Brodsky fait un pas de plus en faisant l'hypothèse « que cela anticipe sur le *sinthome* comme manière de *savoir y faire*, de s'arranger avec le réel, de “se faire” au réel comme l'artisan se fait à la matière qu'il travaille »²⁰. Il ne se rencontre pas seulement à la fin de l'analyse mais il est opérant dès le début, sans que le sujet le sache, car le sujet doit trouver un arrangement avec *le traumatisme de la langue*. Ce *sinthome* n'est cependant pas un symptôme clinique. Il ne le deviendra que lorsque l'arrangement ne tiendra plus et que les signes du réel réapparaîtront, impossibles à supporter. C'est toute « la difficulté de la présentation de cas », poursuit-elle, car « Comment présenter un cas qui saisit le plus singulier du sujet et qui, à partir de la contingence d'une rencontre, permet de lire un programme de jouissance dont la répétition, qui se présente comme nécessaire, démontre finalement qu'elle est, pour le sujet, la solution trouvée pour traiter le réel en tant qu'impossible à supporter ? »

Cette lecture nous éclaire sur la logique de la butée que représentait la limite du nécessaire quand quelque chose dans l'expérience analytique ne peut pas s'écrire. L'impossible s'isole alors et c'est la contingence qui permet de le démontrer²¹.

Le réel propre à la psychanalyse, est un réel situé dans le champ de la sexualité dont la formule connue s'écrit : « Il n'y a pas de rapport sexuel ». C'est le réel du non-rapport ou le réel « de la modalité de la rencontre », c'est-à-dire de la contingence.

La rencontre – la contingence

La contingence se présente sous différentes formes. Prenons deux formes de la contingence : la contingence corporelle et celle de la rencontre.

Dans le Séminaire, *Encore*, Lacan définit le phallus en termes logiques, le référant à la contingence : « L'analyse présume du désir qu'il s'inscrit d'une contingence corporelle.

¹⁶ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'Être et l'Un », leçon du 18 mai 2011, *op. cit.*

¹⁷ Brodsky G., « La clinique et le réel », IX^e Congrès de l'AMP, 14-18 avril 2014, Paris, www.wapol.org

¹⁸ Cf. Lacan J., « Ouverture de la Section clinique » – questions et réponses, texte établi par Jacques-Alain Miller, *Ornicar ?*, n°9, avril 1977, p. 7-14.

¹⁹ Miller J.-A., « Lacan clinicien » colloque d'Ottawa (mai 1984), *Matemas II*, Buenos Aires, Manantial, Los ensayos, 1994, p. 127.

²⁰ Brodsky G., « La clinique et le réel », *op. cit.*

²¹ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Tout le monde est fou », *op. cit.*

Je vous rappelle la façon dont je supporte ce terme de contingence. Le phallus – tel que l’analyse l’aborde comme le point clé, [...] de ce qui s’énonce comme cause du désir – l’expérience analytique cesse de ne pas l’écrire. C’est dans ce *cesse de ne pas s’écrire* que réside la pointe de ce que j’ai appelé contingence. »²²

J.-A. Miller en donne une autre en rapport avec l’interprétation analytique en tant qu’événement imprévu : « Sur le fond du possible, ça tourne en rond comme les abeilles : là, nous pouvons prévoir que ça peut se produire ; nous ne savons pas si ça va se produire ou pas se produire, mais ça peut se produire. Par contre, qu’il y ait de l’événement proprement dit, c’est ce qui ne pouvait pas se produire, c’est-à-dire, ce qui sort du cercle du possible. C’est là le sens exact que Lacan donne à la contingence. »²³

Entre les hommes et les femmes, il existe une dissymétrie à l’égard de la fonction phallique qui renvoie à une dissymétrie entre deux modes de jouissance²⁴. Cette rencontre qui ne peut se faire objecte à la demande d’amour de l’être parlant. L’impossibilité logique qui fait que le rapport sexuel ne peut s’écrire a son envers : il y a des relations contingentes entre les hommes et les femmes, ou des sujets de même sexe, et là quelque chose peut s’écrire. Peuvent s’écrire des lettres d’amour, un choix de partenaire-symptôme, la rencontre de deux sujets ou le recouvrement de deux fantasmes. Cependant, la logique de la rencontre a toujours son point de malentendu, de ratage, un : « ça n’est pas ça » car le sujet est seul, exilé de la langue. Cette solitude de l’être parlant, Lacan la nomme : la trace. Il dit : « Cette solitude, [...], non seulement elle peut s’écrire, mais elle est même ce qui s’écrit par excellence, car elle est ce qui d’une rupture de l’être laisse trace. »²⁵

Lorsqu’on vit l’expérience du hasard de la rencontre, Lacan interroge : veut-on ou non savoir quelque chose de cette rencontre ? Comment acceptons-nous l’articulation entre savoir et rencontre ? La rencontre, quand elle a lieu, fait vaciller le sujet dans son être. L’être parlant est foncièrement voué à la solitude de l’Un, nous dit Lacan dans le Séminaire *Encore*²⁶. Dès lors qu’il parle, l’être parlant perd son « être » et la rencontre est un bouleversement. Accepter la dimension du risque que la rencontre suppose a donc pour corollaire d’accepter la confrontation au désir de l’Autre et de lâcher quelque chose de son fantasme. J.-A. Miller dit qu’il y faut de l’héroïsme ! Ne rien vouloir savoir de la rencontre est sans doute ce qui anime Louis Aragon, cité par Pierre Naveau dans son livre, quand il dévoile le secret de sa jouissance liée au fantasme de surprendre l’autre, sa partenaire, dans son sommeil, sans rien dire. Il se livre également à cette pratique sexuelle dans le métro auprès de femmes inconnues obtenant ainsi une jouissance « brève, muette, furtive, solitaire et cachée »²⁷.

À l’opposé la rencontre, au moment même de cette rencontre-là, inattendue, imprévisible, quelque chose s’écrit, parfois, se dit. Lacan pointe que c’est la contingence en tant qu’elle s’incarne. Dans la littérature, les exemples sont nombreux d’une telle rencontre. J’ai choisi un poème de Baudelaire²⁸ pour l’illustrer :

À une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d’une main fastueuse

²² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 86.

²³ Miller J.-A., « Introduction à l’érotique du temps », *La Cause freudienne*, n°56, mars 2004, p. 80.

²⁴ Naveau P., *Ce qui de la rencontre s’écrit*, Paris, Éditions Michèle, 2014, p. 10.

²⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 109.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Naveau P., *Ce qui de la rencontre s’écrit*, *op. cit.*, p. 74.

²⁸ Baudelaire C., « À une passante », *Les Fleurs du mal*, 1857.

Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudain renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! Trop tard ! Jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Cette rencontre fulgurante, pur effet du hasard s'inscrit dans le fugitif, un temps arrêté qui laisse place au désir et à sa non réalisation pour l'éterniser et je trouve admirable le dernier vers en tant qu'il noue la rencontre amoureuse et le savoir comme nous ne pourrions le dire.

Si le poète sait mieux qu'un autre saisir la fugacité de l'instant, le trouble et l'émotion surgis d'un regard, de la beauté d'une jambe, de l'agilité d'un corps, pour les autres restent les fictions de l'amour, qui viennent suppléer à l'absence du rapport sexuel, et donner consistance au défaut d'être avec : « une ombre de petite vie à ce sentiment dit de l'amour »²⁹.

Au-delà des premiers temps exquis de la rencontre auxquels le sujet s'attache et qui le laisse penser que ce qui *cesse de ne pas s'écrire* durera toujours et fait point de fixation, le *cesse de ne pas s'écrire* de la contingence vire au *ne cesse pas de s'écrire* de la nécessité. Le drame de l'amour pour Lacan c'est que la nécessité prend le pas sur la contingence³⁰.

Reste la lettre d'amour, qui vient inscrire la parole d'amour qui ne peut se dire. Cette écriture supplée au rapport sexuel qui ne s'écrit pas mais ne peut répondre de l'être du sujet. Elle tente, par l'écriture, de border le trou du réel, de mettre un « feston » à ce qui ne peut se dire, à l'impossible à supporter, tel le « feston » balancé par la *Passante* de Baudelaire.

Pour conclure

Quel enseignement pouvons-nous extraire de la contingence, celle du corps, de l'événement de corps, d'un dit, d'une trace ou d'une rencontre ? Lacan nous enseigne que le sujet a à se faire responsable de ce qu'il désire non pas du côté du nécessaire, soit ce qui ne cesse pas de s'écrire, mais du côté du contingent dans son affinité avec le réel. Autrement dit, il devra se faire responsable de l'invention à venir à partir de la surprise, de la rencontre avec la contingence. La psychanalyse ne nous apprend pas à désespérer du réel mais plutôt à franchir les barrières du traumatisme de la langue, du malentendu entre les sexes, des fictions de l'amour pour aller vers l'invention, l'inédit. De ce « il y a » ou « il n'y a pas » du Tout dernier enseignement de Lacan, un chemin se dessine : celui d'un désir décidé au-delà des passions de l'être et du Un tout seul. Une chance s'offre à lui, d'accéder à l'existence, ce n'est pas nécessaire, rien n'y oblige, mais c'est possible.

²⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 45. Cité par Alberti C., « *Je vous écris...* – Nécessité et contingence », *Le Poinçon*, n°24, revue de l'ACF-MC.

³⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 132.